



Mo
MALØ
QAANAAQ

Le polar qui vient
du **Groenland**



QAANAAQ



MO
MALØ

Qaanaaq

**Éditions
de La Martinière**

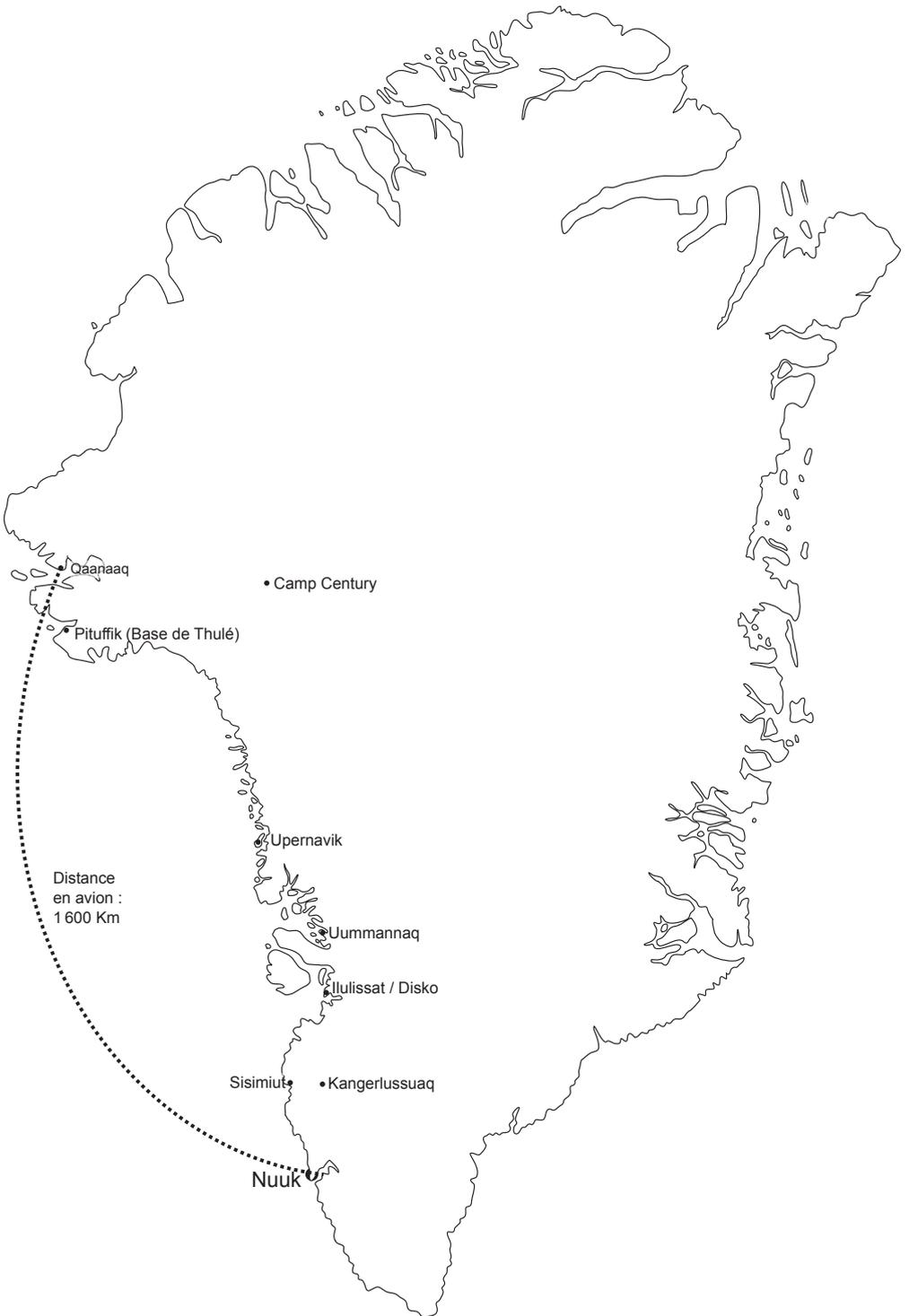
L'auteur remercie Françoise Samson d'avoir contribué
à la publication de cet ouvrage.

ISBN 978-2-7324-8633-8

© 2018 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

GROENLAND



*Le blanc sonne comme un silence,
un rien avant tout commencement.*

Vassily Kandinsky

Première partie

JOUR POLAIRE

Janvier 1975

L'enfant ouvre les yeux sur la nuit polaire.

Sous sa couverture de phoque, ce n'est pas de froid que grelotte la petite créature – elle a l'habitude. Elle vit déjà son troisième hiver interminable. Elle connaît tous les trucs, toutes les règles : les trois couches pour commencer, une en coton, une en laine, puis la peau tannée. Les tonnes de graisse animale à avaler chaque jour, comme une cuirasse calorique. Ça la dégoûte un peu. Mais il faut s'y faire.

Non, c'est autre chose qui l'a saisie. L'a arrachée au repos. Une autre évidence échappée des immensités blanches, bleutées de lune, qui a pris le pas sur son rêve.

Tous les Inuits le savent : rien de bon ne naît dans les songes.

Au-dehors, la violence des rafales cogne contre les pans de cuir tendus comme sur un tambour. Les esprits de la banquise hurlent la colère obstinée de leur vent fou – le *pitaraq* venu du désert de l'inlandsis. Ils n'annoncent que malheur. Ils parlent de peur, de larmes, de désolation. Ils répètent les visions funestes de l'*angakkuq* du village – mais qui écoute encore les élucubrations du chamane, de nos jours ?

Les coups rythment les battements sourds du cœur de l'enfant. Pourtant, sous la tente, tout est paisible. Dans un coin, un minuscule poêle à huile dispense son faible halo. *Sila*, l'âme de la famille, est en parfaite harmonie avec *Nuna*, leur terre nourricière. Sans cela, ils n'auraient pas mangé à leur faim avant

le coucher. Sans cela, ils n'auraient jamais tenu jusqu'ici, tous les quatre. Son père n'est peut-être pas le meilleur chasseur de la région, ce n'en est pas moins un fier pisteur de narvals et d'ours. Les sens affûtés et l'instinct clair. S'il y avait un danger quelconque, il serait déjà debout. Le fusil épaulé. Aux aguets. Sa mère et Aka n'ont pas bougé non plus, amas de corps familiers, chaud et rassurant.

Mina perçoit l'odeur de mort qui rôde autour des peaux de rennes. Remparts dérisoires. La veille, une épaisseur de neige fraîche a recouvert la glace. Des bruits de pas ne seraient guère plus audibles que sur un tapis.

Mina écoute.

Le silence profond est parfois plus effrayant que les plus lugubres des plaintes.

– *Anaana ! Anaana !* souffle l'enfant vers sa maman.

C'est peine perdue. Sa mère dort, prisonnière des *qivitoq*, les esprits malins qui accaparent son sommeil.

L'intrusion est fulgurante.

Un jaillissement de la nuit dans l'habitable nourricier. Une ombre démesurée. La première pensée qui traverse l'enfant est qu'un tel géant n'entrera pas tout entier sous leur *tupeq*. Comme lorsque son père cherche à toute force à faire tenir un phoque dans un coffre déjà plein à craquer de viande congelée.

Le premier coup de patte frappe au hasard, avec la pesanteur d'une hache, dans le parterre de corps assoupis. Un déchirement mat de chair, juste avant les hurlements affolés. Leur bruit est insupportable. Alors plutôt que de fuir, Mina se bouche les oreilles et ferme les yeux. Braille à son tour. Hulule, comme ces renards arctiques qu'ils aiment tant pourchasser sous le regard attendri de leurs parents.

Le mouvement que son père a esquissé en direction de son arme est puni dans l'instant, brève gifle de griffes qui scarifie son visage. Ce qui suit n'est qu'un acharnement atroce. L'ombre blanche plonge sa gueule vers le cou de l'homme et fourrage dans les épaisseurs de fourrure qui le recouvrent jusqu'à trouver

un ventre à dévorer. Face à cette rage destructrice, il ne sert à rien d'essayer de se défendre.

Des gouttes de sang volent comme des flammèches. Mina perçoit dans tous ses membres le feu de mort rouge qui s'abat sur les siens. Une odeur de viande s'empare de la tente. Ce n'est qu'un début. La bête n'est pas rassasiée. Après le père agonisant, ses viscères offerts au froid de la nuit, elle convoite la mère. Celle-ci ne peut rien faire d'autre que lui tourner le dos. Baisser la tête. Couvrir sa progéniture et opposer la faible résistance de son échine. La lacération qui court de sa nuque à ses reins est si profonde, si violente que la mère relâche immédiatement son étreinte. Elle tombe sur le flanc, masse inerte et future réserve de chair fraîche. Cette fois, les enfants sont à la merci des crocs qui luisent au-dessus d'eux, rougis de fureur et d'envie. Mina le sait : on ne négocie pas avec la faim d'un animal sauvage. On se soumet – ou on détale.

Son élan est irrépressible. Mina ne pense plus à sa famille, à ses parents. Enfuis à jamais les aurores boréales, les folles poursuites en traîneau, les jeux de corde pour tromper l'ennui. Enfuis à jamais les expéditions près des *agloo*, ces trous percés par les phoques dans l'épaisseur de la glace, où l'entraînaient parfois ses grands cousins. Enfuis à jamais les traditions, les chants lancinants de ses ancêtres au son des *katuaq*. Mina n'est plus qu'une boule de terreur. Inuit sans âge ni mémoire.

Mina est malingre et réussit à se glisser sous les bords du *tupeq* soudé au sol durci. Se faufile en un rien de temps à l'extérieur. Quand la patte gigantesque retombe, l'enfant a déjà disparu dans la pénombre hostile. Le choc est frontal. Durant un instant, ses yeux ne distinguent plus rien. Sur l'iceberg opaque aux contours flous, la nuit est sans étoiles et sans lune. Ses pieds nus foulent la neige rugueuse, par endroits coupante comme une lame. Ses poumons déchirés par les bourrasques, les yeux pleins de larmes aussitôt figées, Mina ne sent plus rien.

C'est à peine si l'on entend, loin derrière, la rumeur des gémissements qui se répondent et bientôt s'éteindront. Toute une vie d'enfant qui se meurt. Le petit être court depuis de longues minutes, sans but ni repères, lorsqu'il réalise qu'il tient encore entre ses mains un jouet, la chouette harfang miniature en peau de phoque que lui a confectionnée sa mère.

Le cadeau de ses trois ans.

Dans la nuit qui l'avale à présent, Mina a au moins un guide. Cet oiseau sera sa boussole, ses yeux. Plus que ça : sa seule famille. Son nouveau monde.

1

[IMG_1777 à IMG_1797 / 24 octobre / Vues d'avion de l'inlandsis, à l'approche de Nuuk, côte sud-ouest du Groenland]

Le petit bimoteur griffait la calotte glaciaire de son profil rouge depuis une bonne heure. À son bord, la poignée de passagers somnolait, bercée par le vrombissement régulier de l'appareil. Rien dans la quiétude de l'habitacle ne laissait supposer l'hostilité polaire qu'ils survolaient.

Le front collé au hublot, Qaanaaq pressait le déclencheur de son appareil à intervalles réguliers – un Blad flambant neuf, hors de prix, qui avait englouti plusieurs années d'économies. Pourquoi les Suédois savent-ils fabriquer des appareils photo conve- nables, et pas les Danois ? Mystère.

Après trois clichés, il fronça les sourcils. Le mode rafale était activé par défaut. Il avait pris cinq ou six images à chaque déclen- chement. Il s'imaginait déjà trier une avalanche de photos uni- formément blanches – l'inlandsis dans son infinie monotonie.

– Vous êtes danois ? demanda soudain sa voisine, interrom- pant ses réflexions.

Elle aussi, à en juger par son accent du nord Jutland bien marqué, râpeux comme une pierre ponce, et par la blondeur de ses cheveux. Mais d'autres attributs, comme ses bottes en peau de phoque retournée, montraient qu'elle avait ses habitudes au Groenland. Ou qu'elle s'efforçait de le faire croire.

- Oui.
- Vous êtes là pour votre travail ?
- Oui.

Il ne fallait généralement pas plus de trois réponses mono-syllabiques pour dissuader les importuns.

– Moi aussi, dit-elle, fièrement.

Elle attendit une question qui ne vint pas. Puis se décida à poursuivre :

– J’ai plusieurs rendez-vous. Je vends des souvenirs en gros pour les échoppes touristiques.

D’autorité, elle lui tendit une carte de visite : *Liese Simonsen, gadgets touristiques et publicitaires, gros et demi-gros*. Qaanaaq accueillit l’information avec une moue. Quelque chose comme « tant mieux pour vous » ou « il n’y a pas de sot métier ». En temps normal, il se serait lancé dans une conversation sans arrière-pensée. Mais pas aujourd’hui. Pas après quarante-deux années d’absence. Cette femme n’y pouvait rien, mais elle gâchait son instant de mélancolie.

– Et vous, qu’est-ce que vous venez faire ici ? insista-t-elle.

– Moi... ?

Il hésitait. Il y avait tant de réponses possibles, la plupart impropres ou prématurées. Puis il se lança :

– Je viens coffrer un tueur en série.

Il avait assorti sa réponse d’un sourire gêné, comme pour s’excuser.

– À Nuuk ? s’exclama-t-elle.

– À Nuuk. Mais vous savez ce qu’on dit : « Toute chose a une fin... »

La femme eut une moue dubitative. Elle cligna des yeux et s’abîma sans plus rien ajouter dans un dépliant débordant de kayaks miniatures en similibuc et autres colliers en défense de morse synthétique.

Les parents de Qaanaaq, à sa connaissance, n’étaient jamais venus au Groenland. Pas même au moment de son adoption. Il était le premier de la famille Adriensen à fouler la grande île gelée. Mieux encore, le premier à y *revenir* sans jamais y être réellement allé.

Il se demanda comment son écrivain de père aurait décrit l’arrivée au pays blanc. Cette grosse tache laiteuse, à l’extrême

nord des mappemondes et des planisphères. Peut-être aurait-il joué sur le contraste absurde entre la chaleur tropicale qui régnait dans l'avion et le froid extérieur ? Ou bien évoqué le paradoxe de ces étendues immaculées, si lisses et désertiques vues du ciel, et pourtant si riches d'infinies ressources géologiques dans leurs profondeurs ?

Mieux valait laisser Knut Adriensen aux divagations binaires qui avaient fait son succès sous le nom de O.A. Dreyer. De toute façon, son père était un idiot. Il avait passé sa vie à tenter de recréer une réalité vraisemblable, mot après mot, page après page, alors qu'il n'y avait littéralement qu'à se servir. Tout était là, offert, ne demandant qu'à être capturé. La vérité n'était qu'un animal sauvage qui attendait son maître. Elle méritait peut-être d'être domestiquée. Pas qu'on la falsifie !

Une voix d'homme crachota dans les haut-parleurs saturés. Elle annonçait sans doute l'arrivée imminente à Nuuk. Qaanaaq ne parlait pas le kalaallisut, et personne à bord ne semblait se soucier de traduire en danois ou en anglais pour les étrangers présents parmi la quinzaine de passagers. L'hôtesse en livrée rouge hochait la tête d'un air las.

Déjà le Dash-8 De Havilland réduisait sa vitesse et piquait du nez vers sa destination. Il ne restait plus beaucoup de temps à Qaanaaq pour se replonger dans les documents reçus l'avant-veille sur sa boîte mail, q. a@politi.dk. Q & A : les initiales de son patronyme, Qaanaaq Adriensen. Lesquelles correspondaient étrangement à son boulot. En bon anglais : *questions & answers*. Certains de ses collègues y voyaient un signe. Celui du talent singulier que manifestait Qaanaaq pour conduire les interrogatoires. Comme une forme de prédestination. Encore aujourd'hui, après vingt années de service, la coïncidence en amusait plus d'un.

Une main posée sur l'enveloppe beige, Qaanaaq lissa lentement son crâne de l'autre. Un rite rassurant, cette caresse sur la surface glabre. Tant qu'il pourrait s'offrir ce petit plaisir, rien de fâcheux ne lui arriverait. Rien qui justifiât qu'on l'expédie à mille kilomètres de chez lui et de ses crimes familiaux pour

enquêter sur trois corps en charpie. Ce n'était pas réellement une sanction – Arne Jacobsen, le patron de la Crim, le lui avait assuré. Juste une façon de lui changer les idées. Un flic, surtout un bon, ne se remet jamais facilement d'un échec.

Il avait déjà examiné plusieurs fois la série de clichés scientifiques – mal cadrés hélas ! les couleurs et le relief étaient écrasés par un flash surpuissant. Il ne parvenait toujours pas à trouver le moindre sens à cette boucherie. On eût dit l'un de ces puzzles pousse-pousse qu'affectionnaient ses jumeaux, Jens et Else. Sauf que les fragments à replacer dans le cadre, au lieu de poules, tricycles ou ballons multicolores, étaient des morceaux de ventres ouverts, de faces fendues façon sourire de l'ange ou d'yeux expulsés de leurs orbites. À quelques détails – largeur de la mâchoire fracassée ou barbe naissante –, on pouvait quand même identifier trois individus de sexe masculin : deux Caucasiens et un Asiatique.

Il se sentait moins dans la posture de l'analyste, du professionnel, que dans la peau du photographe même, dans ses yeux. Car malgré leur faiblesse technique, et sans aucune prétention artistique évidemment, ces photos reflétaient une rigueur respectueuse, une compassion évidente, qui lui parlaient un langage connu. Qaanaaq aurait pu le parier : celui qui avait couvert cette scène de crime connaissait ces pauvres hères lacérés en tous sens. Ces clichés laissaient transparaître leur humanité sous le protocole de la photographie criminelle.

Brusquement, le flic refit surface en lui.

Quel instrument ou quelle arme pouvait donc faire de pareilles incisions, à la fois si larges et si profondes ? Une lame de couteau ou de sabre aurait tranché beaucoup plus net. Un pic à glace ou une baïonnette aurait creusé la plaie plus étroitement. Une faux ou une serpe n'aurait pas exploré les chairs avec autant de férocité. Les sillons imprimés sur ces corps emportaient plutôt son intuition du côté de gros engins agricoles – une moissonneuse-batteuse ? Impossible. Et pourtant, c'était ça : ces hommes n'avaient pas été blessés, ils avaient tout bonnement

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018 N° 138516 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE